

L'arbre de la vie : l'arbre de la fugue

Chantale Gingras

Numéro 163, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gingras, C. (2011). Compte rendu de [*L'arbre de la vie : l'arbre de la fugue*]. *Québec français*, (163), 93–95.

Les malheurs sont des fruits
qui doivent tomber de l'Arbre
de la vie quand ils sont mûrs.

Roger Lemelin, *Au pied de la pente douce.*



L'ARBRE DE LA VIE : L'ARBRE DE LA FUGUE

PAR CHANTALE GINGRAS

L'ARBRE DE LA VIE¹, le cinquième film (en près de quarante ans !) de Terrence Malik², a remporté la Palme d'or³ de la 64^e édition du Festival de Cannes. Cet argument de taille joint à des critiques ahurissantes comme celle d'Éric Neuhoff du *Figaro* : « L'un des plus beaux films au monde ! » m'ont évidemment titillé la fibre cinéophile. J'allais au-devant d'un plaisir certain, je me réjouissais déjà d'un scénario fin et complexe, qui ménagerait des moments poignants. Mon œil guettait déjà les images qu'on disait magnifiques. Bref, je m'apprêtais à voir l'un des plus beaux films au monde ! Mais malgré toute ma bonne foi (et Dieu sait que ce film en contient lui aussi), je me suis retrouvée à la fois sidérée et agacée devant ce film (trop) plein de bonnes intentions. Non, je ne suis jamais arrivée à me hisser dans les hautes branches de ce film-monument...

Des récits enchassés

L'arbre de la vie raconte deux histoires : celle de la famille O'Brien et celle... de la Vie, tant humaine que végétale ou même cosmique. Commençons par le plus simple : la famille O'Brien est en appa-

rence harmonieuse. La maison familiale, située dans une petite ville du Texas, est le théâtre des jeux des trois fils O'Brien, qui s'amuse à grimper aux arbres, mais c'est aussi le théâtre de la relation ambiguë que le père (interprété avec sobriété par Brad Pitt) entretient avec ses fils, relation qui prend tantôt les couleurs de l'affection la plus chaleureuse et tantôt celles de colères difficiles à contenir. L'axe central du film repose justement sur la relation tendue que les trois garçons (Jack, R.L. et Steve) entretiennent avec leur père. C'est surtout l'aîné, Jack, qui a maille à partir avec les exigences pointues de son père, perfectionniste à l'excès, qui aime le gazon bien tondu (voire arraché à la main, brin par brin) et la grande musique. À cheval entre deux âges, un pied dans l'enfance et un autre dans l'adolescence, Jack réagit mal à l'autorité paternelle. Le père, lui, ne sait plus trop comment agir avec son fils, qui devient tranquillement un homme. Le synopsis officiel du film et les critiques cinématographiques dépeignent le père O'Brien comme un homme brutal et sévère ; or, il me semble que ce n'est pas ce que le film montre. On voit bien des scènes

où il est pointilleux et ferme avec ses fils, mais plusieurs séquences le montrent aussi comme étant rieur et aimant. C'est là selon moi l'une des grandes lacunes de ce film : l'ensemble de la proposition de Malik tient au drame vécu par Jack (incarné à l'âge adulte par Sean Penn), qui semble encore hanté à l'âge de cinquante ans par la sévérité de son père. Or, on cherche en vain les sources de ce drame : son père ne l'a pas abusé, ni violenté, ni humilié. L'éducation qu'a reçue Jack est en fait celle de la majorité des garçons des années cinquante... ni plus, ni moins. Il devient dès lors difficile de comprendre ou de ressentir la déroute de Jack. Parce que, entre autres, monsieur O'Brien n'affiche pas une cruauté ou une froideur qui aurait installé la tension dramatique nécessaire à la cristallisation du drame...

La grâce...

À côté du père trône la figure lumineuse de la mère (incarnée avec intensité par Jessica Chastain), ange gracieux pétri d'amour pour ses enfants. Elle les cajole, les fait rire, les enrobe... Lorsque le père est en voyage, elle devient presque la sœur

de ses trois fils, elle partage leurs jeux et leurs rires. Lorsque son mari revient, elle regagne son rôle de second plan, n'osant ni critiquer ni même questionner les façons de faire de son époux. Elle remplit son rôle d'épouse et de mère comme s'il s'agissait d'un noviciat : elle obéit, garde la foi, reste humble. S'efforce en tout temps d'incarner la grâce... et y parvient.



Très tôt, les religieuses lui ont enseigné qu'il y avait deux façons de vivre sa vie : en empruntant le chemin de la grâce, qui accepte les insultes et les coups, ou celui de la nature, qui elle ne pense qu'à sa satisfaction. Voilà les deux grands principes qui soutiennent *L'arbre de la vie* : la grâce et la nature, au sein des relations humaines comme dans le grand tout universel. Madame O'Brien est la grâce qui ferme les yeux sur les exigences pointues du père et ses emportements soudains, qui puise sa force dans sa foi en Dieu, en qui elle remet son existence entière, mais également celle de ses enfants. On le devine, on l'entend à travers les diverses prières distillées en voix hors-champ...

La grâce de madame O'Brien est fortement soulignée par une photographie où les jeux de lumière sont rois. Dans chaque scène, elle semble irradier... Sa singularité est encore accentuée par des flous et des plans larges où le personnage paraît toujours en mouvement, presque insaisissable. Il y a, aussi, la gestuelle fine, dansante, *gracieuse* de Jessica Chastain qui la rend angélique. Enfin, lorsque survient le drame de sa vie, quand elle apprend avec douleur la mort de son fils R.L., alors âgé de 19 ans, la caméra en plongée souligne avec assez de force le regard de Dieu sur son enfant éprouvée. La mère, muette de douleur, prendra un certain temps à revenir à la surface.

... et le désenchantement

Son mari incarne quant à lui la nature, impulsive et brute, qui cherche à combler ses désirs et à calmer ses frustrations, sans connaître de finalité plus grande. O'Brien n'a aucune autorité sur sa vie, aussi essaie-t-il d'en avoir sur ses fils : il aurait pu être quelqu'un, devenir un grand musicien ou voir ses nombreuses inventions brevetées ; il occupe plutôt un emploi qui le subordonne⁴. Le propos du film laisse entendre que s'il avait emprunté la voie mystique, son destin aurait été tout autre, qu'il s'en serait trouvé grand... Les religieuses l'ont dit : ceux qui choisissent la voie de la nature se perdent. O'Brien aurait donc dû se placer dans un état de soumission encore plus grand face aux volontés divines et cosmiques... Mais il persiste et signe, et continue de régner sur son petit monde.

La caméra capture en plans rapprochés le moindre changement émotif du personnage, le moindre éclat dans le regard, le moindre rictus qui se creuse. La photographie est toujours nette et les plans sont plutôt fixes, comme si on avait voulu démontrer que O'Brien vivait dans l'ici et le maintenant (*le hic et nunc*), travaillant à sa seule finalité.

Il apprend la mort de son fils au téléphone, à un jet de pierre des réacteurs d'un avion sur le point de décoller. L'arrière-plan est vaste, très vaste, il montre la ligne d'horizon : le cadrage suggère à quel point O'Brien devient soudainement petit face à ce qui lui arrive. Aussi, le cri qu'il lance est

avalé par les réacteurs : son cri à l'univers ne sera pas entendu et il reste seul avec sa peine...

L'infiniment grand

Après cette séquence d'une vingtaine de minutes durant laquelle le cinéphile aura compris la dynamique de la famille O'Brien et le drame dans lequel elle plonge, le film change radicalement de tonalité. Alors qu'une musique mystique emplit la salle (vraisemblablement le *Dolorosa* de Preisner), des images grandioses défilent sur l'écran : celles du Big Bang. Cet enchaînement vise sans doute à illustrer l'ampleur du drame vécu par les O'Brien : une sorte de Big Bang qui détruit un équilibre pour donner vie à quelque chose d'autre.

D'une tonalité à l'autre

Tout cela, on l'intellectualise, on le comprend après coup, que la fin d'un monde est le commencement d'un autre, mais force m'est d'admettre que je n'ai pas été ébranlée ni même touchée par l'analogie, qui m'apparaissait évidente. J'ai trouvé longue, très longue la série d'images du cosmos que les experts en effets spéciaux⁵, sous les commandes de TerrenceMalik, font défiler sous nos yeux. À force, l'œil se lasse de tout, même des splendeurs de l'univers, surtout quand on est pris avec cette désagréable impression de confusion des genres. Cette impression connaît son paroxysme quand apparaît sur l'écran géant un dinosaure (eh oui) qui, bien que fort réaliste, arrive bien mal à illustrer le lien qui l'unit au drame que vivent les O'Brien. Malik aurait dû jouer ici la sobriété : à trop vouloir en mettre plein la vue, à trop vouloir nous rappeler que l'humain et, partant, les drames qui le secouent sont bien peu de chose face aux grands desseins de l'univers, il a pour ainsi dire sacrifié une histoire qui n'avait pas encore atteint son plein potentiel dramatique. De plus, les planètes, les comètes, les constellations, les volcans, les geysers et sources thermales, les cascades, les spermatozoïdes avançant en quête de l'ovule disent tous la force de la nature, oui, mais leur langage diffère tellement qu'il n'est pas certain que le message passe aussi efficacement qu'on le souhaiterait...

L'héritage

Après le segment sur la création de l'univers et de la Vie, la trame narrative du film se poursuit avec le personnage de Jack, qui revisite ses souvenirs d'enfance. À partir d'un point de vue omniscient, Jack revoit entre autres l'émotion de son père face au miracle de sa naissance, il est témoin de ses regards d'amour et d'émerveillement. Des scènes d'enfance lui reviennent à l'esprit, pêle-mêle : jeux dans les arbres avec ses frères, vandalisme sur une propriété privée, moments de douceur auprès de sa mère, altercations avec son père, découverte du corps féminin et de la sexualité, apparition du sentiment de confusion générale liée à l'adolescence... Il n'y a là rien de bien exceptionnel ; voilà pourquoi, encore une fois, je cherche en vain ce qui fait basculer le personnage de Jack, ce qui le fait se sentir si petit, si vulnérable alors qu'il s'est professionnellement réalisé (contrairement à son père), étant parvenu à se hisser aux sommets de la forêt des édifices de la ville d'Austin au Texas... L'arbre de sa vie est peut-être plus complexe que ce que je suis arrivée à déchiffrer !

Images

Si le film n'est pas, à mon avis, parfait, il reste cependant qu'il présente des trouvailles formelles intéressantes à décortiquer, comme le décor, notamment. Les murs de la maison des O'Brien présentent de vastes fenêtres qui donnent sur les arbres, témoins du quotidien de cette famille fermée sur elle-même, où le Dieu-

père O'Brien dicte ses commandements à sa femme et à ses fils. Jack, devenu adulte, évolue dans un appartement qui laisse lui aussi une grande place au verre, et il travaille dans un bureau qui paraît suspendu en plein ciel. Le verre évoque, pour les O'Brien comme pour Jack, la fragilité de la frontière entre les mondes : celui, petit, des destins humains et celui, plus grand, de la Nature. La transparence des lieux contraste aussi avec l'opacité des êtres, qui ne s'extériorisent pas.

La fenêtre est également un objet symbolique fort pour exprimer une frontière invisible. À la suite de l'annonce de la mort de leur fils, le père et la mère évoluent dans deux espaces juxtaposés mais pourtant bien éloignés l'un de l'autre : le père se terre à l'intérieur tandis que la mère, de l'autre côté de la grande fenêtre, interroge Dieu en levant les yeux au ciel : « T'ai-je trahi ? Qui sommes-nous pour toi ? Réponds-moi ! ». La séquence suivante fait un parallèle avec le personnage de Job, et on nous rappelle que le malheur frappe tout aussi bien les gens qui sont bons. Ou, encore, que les malheurs individuels sont bien peu de chose à l'échelle du monde.

Du grand grandiloquent

Le film de Malik a des prétentions nobles et grandes : celles de faire prendre conscience au spectateur de la petitesse de son existence s'il s'acharne à ne vivre que pour lui-même, en ne tenant pas compte qu'il fait partie d'un grand ensemble qui obéit à des lois qui le dépassent, que celles-ci soient d'ordre religieux ou cosmogonique.

De toute évidence, *L'arbre de la vie* cherche à élever le cinéophile, à le faire sortir de lui-même en l'éveillant à ce qui l'entoure. Le propos du film va ainsi à contre-courant d'une époque où l'individualisme est la nouvelle religion. Par contre, *L'arbre de la vie* est mal équilibré et si alambiqué qu'il n'atteint pas sa cible. Le résultat me semble être un fatras qui cherche à en mettre plein la vue et plein les oreilles, avec des images à couper le souffle et des chants religieux aussi poignants que douloureux. Mais à tant forcer l'émotion, la grâce ne vient pas. Selon moi, il y a quelques branches ici qui auraient dû être élaguées... □

* Professeure de littérature, Cégep de Sainte-Foy

Je signe ici ma dernière chronique Cinéma, avant de passer le flambeau à David Rancourt, grand cinéophile devant l'Éternel. Merci à vous, lecteurs, de m'avoir suivie au fil des ans !

Notes

- 1 Écrit et réalisé par Terrence Malik (2011 ; version anglaise : *The Tree of Life*). Avec Brad Pitt, Jessica Chastain et Sean Penn.
- 2 Du même réalisateur : *La mince ligne rouge* (1999).
- 3 Il a aussi obtenu quatre nominations : Grand prix, Prix du jury, Prix du jury œcuménique et Prix de la jeunesse.
- 4 On pourrait cependant croire que le père construit des avions pour atteindre symboliquement les sommets qui se dérobent toujours à lui...
- 5 Notons au passage que le film a coûté 145 millions de dollars...

Photos : www.cinoche.com

